Document généré le 9 jan. 2025 00:40

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Fanny Ardant
L'intensité dans la vérité

Pierre Ranger

Numéro 287, novembre–décembre 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/70627ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ranger, P. (2013). Fanny Ardant : l'intensité dans la vérité. *Séquences*, (287), 48–48.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Fanny Ardant
L'intensité dans la vérité

Elle a joué pour des cinéastes majeurs dont François Truffaut, Claude Lelouch, Ettore Scola, Volker Schlöndorff et François Ozon, aux côtés de comédiens de grande renommée : Gérard Depardieu, Vittorio Gassman, Jeremy Irons, Catherine Deneuve… C'est dire à quel point la filmographie de Fanny Ardant impressionne. En tournée de promotion, la grande dame du cinéma, toujours aussi craquante avec cette voix sensuelle et ce regard ténébreux, resplendit de vivacité. Séquences *l'a rencontrée.*

Propos recueillis par **Pierre Ranger**

Votre rôle dans* Les Beaux Jours *est assez complexe.
Très. Vouloir simplement le réduire au fait que c'est une femme âgée qui a un amant qui pourrait être son fils, c'est se tromper sur l'histoire. Je dis toujours que le vrai homme qu'elle aime, l'homme magique, c'est son mari, pas l'amant. C'est une femme assez tourmentée. Et puis, elle est non conformiste et libre, mais sa liberté a un prix. Et elle ne cherche pas l'amour, Caroline.

Elle le trouve par contre.
Ecco ! [Voilà, en italien] Oui; d'abord, elle entre dans ce club pour personnes âgées. Au départ, elle déteste tout; elle ne veut pas vraiment être là.

Elle n'est pas prête pour ça.
Pas du tout. Elle a des idées préconçues, des a priori. Elle évite d'abord les contacts. Avec le temps, en participant à des activités et en parlant aux gens, son univers s'ouvre. Et il y a ce type, le *sex addict*, qui lui apprend aussi des trucs. Mais un *sex addict*, c'est aussi la consommation absolue tout de suite, comme le Château Margaux.

L'intensité semble vous définir.
Je suis de nature tourmentée. Oui, j'ai toujours demandé à la vie l'intensité, l'adrénaline. Je ne me suis ennuyée que dans les dîners mondains ou les cocktails. Et au fond, même dans les chagrins, même dans les échecs, j'ai aimé la vie. Je pense que, quand on est très malheureux, cela veut dire qu'on aime la vie parce qu'on se dit : « ce n'est pas possible ». On se débat encore.

D'avoir été dirigée par Marion Vernoux, c'était comment ?
J'ai beaucoup aimé. Elle est venue me voir au théâtre dans *The Year of Magical Thinking*. Après, elle m'a envoyé le scénario. Je ne sais pas comment ça se passe au Canada ou en Amérique mais, en France, je trouve que c'est toujours mieux de rencontrer les gens une fois qu'on a lu le scénario. Sinon, de quoi on parle ? Je l'ai aimée parce qu'elle a une énergie mélancolique; elle est très honnête et très intelligente. Je ne suis pas une experte du cinéma, je ne sais pas juger un metteur en scène, mais ce que je sais reconnaître, c'est l'enthousiasme. La passion d'être sur un plateau, d'être passionné; c'est un privilège de faire un film. Il y a ceux qui l'ont et Marion l'a. Elle était comme un marsupilami.

Peut-on dire que François Truffaut a été votre mentor ?
Oui, c'est avec lui que j'ai fait mon premier film, ***La Femme d'à côté*** (1981). Et justement, cette qualité d'enthousiasme, d'énergie, de passion, ça oui, il l'avait. J'aime la qualité d'enfance chez les metteurs en scène. Pas de certitude, pas de savoir-faire comme les grands. J'ai toujours vu ça chez François Truffaut qui avait cette part d'enfance et d'amour absolu pour le cinéma. Même Alain Resnais est comme un enfant qui peut être inquiet ou tourmenté. Quelquefois, un réalisateur – surtout dans les films à petit budget – doit s'adapter avec les moyens qu'il a. Je me rappelle : sur le tournage d'un film avec Philippe Noiret ou Jean-Louis Trintignant dans lequel je devais faire une scène en dansant. Il n'y avait plus d'argent pour payer les musiciens ou les figurants et le réalisateur, plutôt que de tout perdre, a dit : « Finalement, cette scène, ça se passera sur une table en buvant le dernier verre de vin rouge quand la fête est finie ». Et c'est ça que je trouvais magique.

Vous avez aussi réalisé votre deuxième long métrage.
Oui, il s'intitule ***Cadences obstinées*** et il va prendre l'affiche au début de janvier 2014. Je viens tout juste de le monter et de le mixer. Je l'ai tourné au Portugal avec différents acteurs dont Asia Argento, Franco Nero et Gérard [Depardieu] qui est venu faire un petit rôle comme ça. Voilà, c'était une aventure.

Quelles ont été des influences marquantes dans votre carrière lorsque vous étiez jeune, des acteurs/actrices ou des cinéastes ?
J'ai été fascinée par Ava Gardner, Eisenstein, Lubitsch. J'ai été très influencée après, plus âgée, par Rossellini. Et aussi les acteurs que j'ai beaucoup aimés : les Al Pacino, Robert De Niro, tous ces gens qui n'avaient pas simplement besoin d'être beaux mais qui étaient vrais.